

# ELDER MARC

DEUX ESSAIS: OCTAVE  
MIRBEAU, ROMAIN  
ROLLAND

**Marc Elder**  
**Deux essais: Octave**  
**Mirbeau, Romain Rolland**

*[http://www.litres.ru/pages/biblio\\_book/?art=24714073](http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=24714073)*

*Deux essais: Octave Mirbeau, Romain Rolland:*

# Содержание

ОСТАВЕ МІРБЕАВ	4
I	4
II	15
Конец ознакомительного фрагмента.	22

# Marc Elder

## Deux essais: Octave Mirbeau, Romain Rolland

### OCTAVE MIRBEAU

#### I

Sur le coteau de Cheverchemont, au-dessus de Triel, s'élève une claire maison aux murs lumineux dans le neuf des pierres et de la chaux, aux tuiles fraîches, aux peintures vives, les pieds cachés parmi des massifs de pois de senteur, d'asters, de roses et de plantes vertes qui montent tumultueusement aux façades d'une poussée de leur forte sève. Et par le jardin, tout alentour, ce sont les grandes taches colorées des fleurs répandues à profusion, le jaune ardent des soleils, les ramages bruyants des dahlias, et tout le long des allées, où elles débordent sauvagement, des capucines naines aux tons de minium, d'ocre, de sang, et encore des buissons d'asters à peine bleutés, de pois de senteur luxuriants dont les lianes enchevêtrées portent des fleurs multicolores, si légères qu'elles semblent prêtes à s'envoler.

Le coteau s'incline assez brusquement vers la Seine, qu'on

aperçoit par plaques miroitantes au fond de la vallée, en amont et en aval du bourg dont on découvre seulement le clocher, et le petit cimetière carré, enclos de murs bas, où les tombes se serrent, près à près.

Au delà du fleuve, et suivant ses méandres, la terre se retrouse en collines successives, pareilles à des vagues, qui vont se perdre dans un horizon infini, un horizon d'océan. Et sur tout cela chaque jour le soleil décrit son orbe immense, inonde dès son lever le pignon droit de la maison claire, puis la façade aux larges baies, puis le soir son côté gauche tout vitré, tombe en nuées de lumière, de chaleur sur le jardin, sur la bonne terre grasse et remuée qu'il féconde à pleine entraille; – et les jeunes arbres se dilatent, les ray-grass sortent drus, les massifs se déploient, les fleurs se multiplient, s'avivent. Et c'est toute une féerie, perpétuelle, dans la clarté, dans la couleur, sous le grand poudroisement de l'astre de vie qui roule d'est en ouest, là-bas, au-dessus des collines blondes.

C'est là que M. Octave Mirbeau a sa retraite d'artiste et aussi un peu de misanthrope, parmi le calme de cette nature splendide qu'il a toujours aimée et sentie aigûment, aussi bien dans la forme simple d'un bleuet, les frissons à fleur d'herbe, que dans la puissance meurtrière de cette fécondité inlassable qui écrase et tue sous un continuel débordement.

Tout entier livré désormais à sa passion des fleurs, M. Octave Mirbeau jardine. Il avait déjà créé, à Carrières-sous-Poissy, autour d'une maison également noyée de lumière, un jardin

tout planté d'iris du Japon et de magnolias qui paraissent, à la floraison, se couvrir de nymphéas blancs. Il avait créé, aussi, cet effarant *Jardin des supplices* où des champs de pivoines et de roses, les pieds dans le sang, éclatent de couleur sous le vol des paons merveilleux. Il a toujours voulu dans son intérieur des gerbes en harmonie avec les étoffes. Et maintenant, il vient une dernière fois d'ordonner un jardin où il demande à la nature, pour la joie de ses yeux, de répéter et de prolonger ses miracles.

Grand, les épaules à peine alourdis par la soixantaine, la face énergique un peu renfrognée, mais les yeux bleus si clairs, il va au travers des allées, observant ses plantes et les admirant, soucieux de leur santé et cueillant d'une main douce les fleurs fanées, les boutons flétris, pour qu'elles soient toujours belles. Il fait venir d'Angleterre, où les horticulteurs, dit-il, sont plus habiles que chez nous, la plupart des espèces, particulièrement celles qui sont près de la nature, peu compliquées et vivantes. Il a horreur du camélia de zinc, du géranium bourgeois, mais reste tout émerveillé devant la moindre marguerite légère sur sa tige à peine courbée.

Et qu'un train paraisse au fond de la vallée, courant au travers des villages, des bouquets d'arbres, où sa chevelure s'accroche par flocons, qu'un autre ébranle, tout haletant, la ligne voisine ou siffle à la gare proche, et la sensibilité de l'artiste vibre encore, tout heureux de voir la vie forte passer dans un grondement, d'entendre à son côté le tumulte pacifique des hommes en conquête.

Car le même amour attache M. Octave Mirbeau à la nature et à l'humanité dans leur puissance créatrice. La marche en avant, à grands pas, l'évolution vers un équilibre plus parfait, vers du bonheur peut-être, la transformation sous toutes ses formes, dans le but d'atteindre plus de beauté, plus de justice, ont toujours emballé ce fervent chercheur d'absolu. Et puis, la transformation c'est la vie, le renouvellement par la fécondité expansive, et M. Octave Mirbeau a toujours été tourné vers la vie grouillante, dédaigneux du passé qui est de la mort.

Il faut avoir visité la claire maison du coteau pour comprendre quel cœur jeune, quel esprit bien moderne hante ces appartements largement ouverts sur le soleil. Le cabinet où il travaille n'est qu'un vaste bow-window tourné vers l'occident, vers les lointaines collines où l'astre écarlate sombre chaque soir dans une brume mauve. Sur la droite, et tout près, les maisons blanches d'un petit village s'appuient l'une à l'autre pour ne pas rouler sur le versant parmi le damier irrégulier des prairies, des champs et des guérets roux.

Toutes les pièces sont peintes; il n'y a point de papier. Le cabinet est d'un vert très doux avec des meubles d'acajou rouge, et sur les murs l'œuvre éclatante de Cézanne resplendit étape à étape. Le mobilier clair de la salle à manger chante avec le jaune serin des peintures, et là ce sont des gerbes d'iris, des soleils de Van Gogh, toute une harmonie merveilleuse de nuances chaudes et vibrantes. Dans le salon, d'autres Van Gogh, le portrait du père Tanguy, ce vieux marchand de tableaux qui se ruina au temps

où l'art primait l'argent; une femme nue de Renoir, parfaitement éblouissante; et ici et là, des Forain, des Degas, des Pissaro, des Monet, le vieil ami retiré à Giverny parmi les fleurs, des Rodin exubérants, comme si le sang leur battait aux veines.

M. Octave Mirbeau a composé lui-même les teintes de ses peintures murales pour arriver au maximum d'accord avec toutes ces œuvres des artistes de la lumière et de la force qu'il défendit le plus énergiquement alors que les chiens de la tradition leur aboyaient aux trousses, incapables de comprendre un art spontané, sans autre loi que le caractère et la clarté.

M. Octave Mirbeau est bien de son époque, du moins dans ce qu'elle a d'humanité pensante, sensible et juste. Il accueille joyeusement le progrès et s'en sert. Il ne regrette pas autrefois, à la manière des hommes qui redescendent la pente; et s'il garde un écoëurement de ses luttes et du contact des humains, il sait encore faire rendre à l'existence décevante autant de beauté qu'elle en peut donner.

Or, ce moderne tant épris de nouveau et d'idéal, qui ne regarde point en arrière, est de cette vieille bourgeoisie qu'il a fait trembler par sa violence, de cette bourgeoisie sagement conservatrice qui le proscrit comme un réfractaire.

De siècle en siècle, ses aïeux, du côté paternel et maternel, étaient notaires, et l'un d'eux – peut-être le premier révolté de la race? – fut décapité en place publique, à Mortagne, sous Louis XIII. Dans ces antiques familles normandes, issues du Calvados et de l'Orne, la charge passa régulièrement de mains en mains

jusqu'à la génération dont est sorti M. Octave Mirbeau. Son père était médecin et l'un de ses oncles se fit prêtre.

M. Octave Mirbeau est né le 15 février 1850 à Trévières, qui est un petit chef-lieu de canton entre Bayeux et Isigny. Trévières est le pays de sa mère, Regmalard celui de son père. Il vécut son enfance un peu dans l'un, beaucoup dans l'autre, gardant du premier une mémoire attendrie, et du second une horreur presque haineuse. Sans doute aussi sa mère, qui était une femme enthousiaste, délicate, un peu névrosée, et qu'il adorait, mettait dans ce petit coin de campagne une âme accordée aux premiers soubresauts de la sensibilité vague de l'enfant.

Elle mourut jeune, laissant tout désespéré ce petit être dont l'imagination et la nervosité, déjà exaltées à son contact, ne trouvèrent plus l'unisson près de lui, et qui fut dès lors rejeté à une «enfance solitaire et morte, sur laquelle aucune clarté ne se leva».

Les débuts du *Calvaire* et de *L'abbé Jules* où souffrent Jean Mintié et le petit Dervelle, enfants incompris, sans affection ou stupidement aimés, enviant les câlineries chaudes dont on entoure les autres, et finalement recroquevillés dans un isolement craintif, sont bâtis avec des souvenirs que l'on sent là douloureux encore.

A Regmalard, quasi orphelin dans une grande maison lugubre, le jeune Octave s'ennuyait, s'enfermait en lui-même, silencieux, mais les yeux braqués comme ceux des petits abandonnés. Parfois il avait cependant des toquades fougueuses, de brusques

poussées d'audace folle, et Edmond de Goncourt rapporte ces paroles d'une cousine devant qui il prononçait le nom de Mirbeau: «Mais c'est le fils du médecin de Regmalard, de l'endroit où nous avons notre propriété... eh bien, je lui ai donné deux ou trois fois des coups de fouet à travers la tête... Ah! le petit affronteur que c'était quand il était enfant... il avait, par bravade, la manie de se jeter sous les pieds des chevaux de mes voitures et de celles des d'Andlau.»

Le collègue avec sa vie en commun, ses camaraderies, ses jeux, aurait pu remettre d'aplomb cette existence précocement inquiète, reconforter cette âme trop tôt débilitée. Mais son père le mit interne à Vannes, chez les Jésuites, et là commença une longue suite de vexations et d'épreuves, dont M. Octave Mirbeau tient encore aujourd'hui rigueur à ses maîtres. Toute cette misère d'écolier se déroule page à page dans *Sébastien Roch*, et l'histoire du fils du quincaillier est faite avec les souffrances du fils du médecin.

Le collègue Saint-François-Xavier, essentiellement aristocratique, fut, jusqu'à l'expulsion des Jésuites, une pépinière de la noblesse où les Pères donnaient «une éducation de haut ton, religieuse et mondaine à la fois, comme il en faut à de jeunes gentilshommes nés pour faire figure dans le monde et y perpétuer les bonnes doctrines et les belles manières».

L'instruction y était nulle, les sports développés, et intense un enseignement religieux et politique tout ensemble où Dieu ne se dissociait point du Roi, où le Sacré-Cœur ne marchait

qu'avec des zouaves pontificaux, la Vierge qu'avec Jeanne d'Arc, et où les cérémonies n'allaient jamais sans bannières, sans panaches, sans cantiques guerriers, comme si, dans une scène renouvelée d'*Athalie*, des lévites armés dussent paraître soudain pour instaurer, à la force du glaive et au chant des hymnes, Henri V sur le trône des aïeux. Car, avant l'âge de raison même, tous ces enfants qui avaient nom: de Villèle, de Polignac, de la Bourdonnaie, de Beuvron, de Cintré, etc... défendaient une cause, la cause de leur fortune, sous l'entraînement des bons Pères qui arboraient des noms d'une noblesse aussi authentique.

Qu'on se rappelle l'effarouchement du petit Sébastien, le roturier, tombé dans cette fosse aux nobles. C'est autour de lui une levée de mépris, de méchanceté insultante qui va jusqu'aux coups, parce qu'il n'a point de chasse, point de chevaux, qu'il ne fréquente aucun salon, n'a pas d'opinion politique, qu'il s'appelle Roch, que son père est quincaillier! Et les Jésuites qui se nomment de Kern, de Malherbe... feignent de ne pas voir, pour masquer leur complicité.

Tous ceux qui sont passés dans ce collège de Vannes, et qui n'étaient pas *Monsieur de...* ont plus ou moins souffert de leur roture. Octave Mirbeau s'enfonça dans la religion comme dans un refuge. La pompe dorée des offices, la voix dominatrice des orgues, les encens évaporés, du soleil dans les verrières, et cette ambiance forte de foi entretenue à ses entours, satisfaisaient sa sensibilité malade. Il connut les extases qui vont jusqu'aux larmes, les ferveurs où tout l'être dilaté s'élève dans une prière,

et cette exaltation mystique qui étourdit et fait évanouir.

Puis, ce furent encore des désenchantements plus profonds, lorsque la religion manqua sous lui comme un navire qui coule, quand il découvrit, avec épouvante, de l'ordure et de l'injustice au fond même de ces hommes consacrés à Dieu, quand il sentit que les élans de son pauvre cœur se perdaient dans le vide. Alors pourtant il eut une grande joie, le bonheur fou d'être brusquement délivré de ce collège Saint-François-Xavier où l'on ne voulait plus de lui. C'était l'année de sa rhétorique. Son père vint le chercher et, dans la diligence qui les emmenait à Rennes, l'accabla mille fois de reproches. Octave Mirbeau ne les écoutait pas, ne les entendait même pas, tout délirant de fuir l'enfer de son adolescence, au grand trot des chevaux lancés sur les routes libres. Il emportait de ce pays de la haine contre ces maîtres qui l'avaient si imbécilement malmené, mais aussi plein les yeux, plein la tête, des visions, des impressions fortes de cette Bretagne où, petit solitaire, il avait traîné sa détresse pendant les promenades.

Il y revint par la suite, mais une fois encore tout blessé à l'âme, lorsque, s'arrachant vif à une passion tenace, il se réfugia à Audierne pour chercher de l'apaisement dans la vie héroïque et bestiale du pêcheur. La douleur intime qui aiguise la sensibilité, qui écarte des hommes, rapproche de la nature, la fait mieux pénétrer et grave profondément au fond des êtres les paysages associés aux peines. Octave Mirbeau s'est souvenu.

Dans presque tous ses livres, ici ou là, par échappées, au

détour d'une page, apparaissent une côte rocheuse, de la mer qui ronge du granit ou miroite, des voiles rousses passant dans une bouffée de brise chargée d'iode, des faces de brutes, des femmes en vieux atours, et des perspectives de lande plate, fournie d'ajoncs, des coteaux roses de bruyère, surmontés de pins en ombelle, des villages terreux, des rivières mélancoliques, toute la Bretagne sauvage et dolente, rudement comprise, rudement dépeinte.

Au sortir du collège, Octave Mirbeau était donc aigri déjà par les mécomptes de son éducation et affiné par la solitude et la souffrance. Au surplus, le singulier abbé Jules, son oncle, avait traversé cette jeunesse avec ses farces douloureuses, ses excentricités tour à tour de poète ou de satire, avec ses théories d'un anarchisme vague où abondaient l'amour de la nature et la haine de la société. Ce grand diable ensoutané, parfois comique, plus souvent sinistre, qui devait laisser une empreinte si creuse dans l'esprit de M. Mirbeau et lui inspirer son meilleur livre, avait déjà fait craquer de toute part la gaine morale dans laquelle les maîtres avaient essayé de comprimer le jeune homme. Il en sortait audacieux, impulsif, poussé vers une compréhension plus naturelle des choses, tenté par la vie multiple dont les premiers plaisirs lui laissaient au palais une saveur ardente.

Son père combattit naturellement le goût qu'il manifestait pour les lettres. Il dut choisir entre le droit et la médecine, hésita, opta pour le droit et vint à Paris où il ne fit guère que la noce.

Sans direction pendant ces années d'études, préparant par

obéissance des examens rebutants, il vécut un peu au hasard parmi les cahots de son tempérament excessif. Puis ce fut la guerre. Il avait vingt ans. Il partit. Lieutenant de mobiles à cette armée de la Loire que Chanzy ne sauva pas de la débâcle, il connut les errements des troupeaux faméliques, sans raison, sans but, les débandades des loqueteux, pourchassés par les ordres contradictoires, qui ravageaient le pays et ne voyaient de l'ennemi que de rares obus éclatant sec dans le gel, sur la campagne.

## II

En 1872, sous les auspices de M. Dugué de la Fauconnerie, un ami de la famille, M. Octave Mirbeau débuta dans le journalisme, à *L'Ordre*, feuille bonapartiste.

Dès lors commença une existence agitée, batailleuse, menée avec toute la fougue d'une jeunesse robuste, toute l'aigreur d'une âpre sensibilité. Critique d'art, il démolit les réputations admises, insulte les académiques, défie Manet, Monet, Cézanne, défend Puvis de Chavannes, Fantin, Besnard et Roll; critique théâtral, il éreinte les pièces à la mode, brouille le journal avec tous les directeurs et se fait retirer la rubrique. Il fume l'opium, si l'on en croit Goncourt, en robe fleurie, pendant quatre mois, jusqu'au jour où son père le déniche «pas mal crevard» dans ses atours cochinchinois et le promène en Espagne pour le remettre. Au Seize Mai, on le retrouve sous-préfet à Saint-Girons, où M. de Saint-Paul, député de l'arrondissement, l'a fait nommer; mais bientôt dégoûté il revient au journalisme. Il a des aventures. Une passion l'improvise boursier; il gagne douze mille francs par mois; et brusquement écœuré par le monde, s'enfuit en Bretagne, achète une sardinière et pêche comme un homme de la mer. Puis son nom reparaît au *Gaulois*, à *l'Illustration*, au *Figaro* où il publie contre *le comédien* un pamphlet cinglant qui secoue la presse et lance après lui la meute des acteurs. Le *Figaro* désavoue l'article; Mirbeau envoie ses témoins à Magnard, le rédacteur

en chef. Pour dénoncer à son aise les faux grands hommes et crever les baudruches, il fonde avec Hervieu et Grosclaude une revue satirique: *Les Grimaces*. Il met l'épée à la main quand ses victimes regimbent, a des duels retentissants, se bat avec Déroulède, Etienne, Bonnetain, Mendès...; et, tireur admirable, fait redouter sa lame autant que sa plume.

Toute sa vie, il va de même, emballé, combatif, poussé par ses impressions, qu'il ressent fortes aussi bien quand elles l'enthousiasment que lorsqu'elles le blessent. Très noble de cœur au fond, très exigeant d'esprit, il cherche avidement dans la conscience des hommes et dans leurs œuvres une beauté impossible dont il se fait le chevalier servant toujours prêt à rompre des lances. Il y a du don Quichotte dans M. Octave Mirbeau. Et don Quichotte est le grand paladin de la justice et de la beauté, dont les exploits ne deviennent comiques, douloureusement d'ailleurs, que parce qu'ils sont inutiles et fous. On perd son temps aussi bien à batailler contre l'immuable bassesse humaine que contre les moulins à vent.

M. Octave Mirbeau n'a pas cessé néanmoins de guerroyer, avec une foi magnifique dans les espoirs très hauts que porte son âme sensible. Dans ses chroniques comme dans ses livres, il apparaît négateur, destructeur, réfractaire, simplement parce que son illusion est toujours détrompée, parce qu'il tombe du sommet de son idéal chaque fois qu'il se heurte à la vie, parce qu'il trouve du vice là où il espérait de la pureté, du monstrueux là où il aurait voulu du beau, de l'oppression là où doit être la justice.

M. Octave Mirbeau ne s'est pas soumis à ce désenchantement de vivre, si réel qu'il est au fond même des œuvres les plus avenantes du bon Alphonse Daudet. Il n'a pas accepté le leurre de la société, de l'éducation, des institutions, et comme Jules Vallès il s'est rebellé hargneusement et s'est pris à démolir à tour de bras.

La dédicace du *Journal d'une femme de chambre*, où il écrit à son ami Huret: «Nul mieux que vous et plus profondément n'a senti devant les masques humains cette tristesse et ce comique d'être un homme», est significative, et aussi celle du *Jardin des supplices*: «Aux Prêtres, aux Soldats, aux Juges, aux Hommes qui éduquent, dirigent, gouvernent les hommes, je dédie ces pages de meurtre et de sang.»

Dès son premier livre, *Les contes de ma chaumière*, qui est un recueil de bonnes histoires paysannes un peu à la manière de Maupassant, il insiste déjà sur la misère inéluctable et «la puanteur de la richesse malfaisante et sordide».

C'est Motteau qui tue son enfant, comme les autres pères de la Boulaie Blanche, parce qu'il ne peut pas le nourrir. Ce sont les paysans traqués par ce banquier qui agrandit son parc pour élever des faisans et incite aux guet-apens nocturnes où tombent les gardes d'une balle dans le dos. C'est une première figure d'Isidore Lechat, encore un peu dérouté parmi ses millions, mais déjà vantard, insolent, cruel, faisant tuer les oiseaux et bâtonner les pauvresses, maître sans pitié, maître tout-puissant, parce qu'il a de l'or!

Par la suite, M. Octave Mirbeau systématise et met presque

exclusivement en œuvre la formule de Taine: «L'homme est un gorille féroce et lubrique»; oui, une simple bête aux instincts immodérés, féroce dans son égoïsme jusqu'au crime, lubrique dans le sadisme jusqu'au meurtre.

Et c'est bien souvent là qu'il aboutit, non seulement dans ce *Jardin des supplices* arrosé de sang et fumé de chair humaine où Clara promène son rut exaspéré par la douleur et l'odeur du charnier, mais encore dans *Les vingt et un jours d'un neurasthénique*, où un vieux notaire étrangle pour ses débauches des vierges de douze ans; dans le *Journal* de cette femme de chambre qui dit «qu'un beau crime l'empoigne comme un beau mâle» et qu'attire invinciblement Joseph, le cocher voleur et meurtrier; dans *Les affaires sont les affaires*, où flotte l'épouvante des égorgements autour des gestes implacables d'Isidore Lechat-Tigre.

Pour M. Octave Mirbeau, tout est au plus mal dans le plus mauvais des mondes possibles; il n'y a rien de bon à attendre de qui que ce soit et surtout de celui qui tient aux classes dirigeantes par sa fortune ou sa situation.

D'abord, il n'existe pas de bons parents, ni d'enfants élevés sans douleur. Le petit Robin, le petit Dervelle, Jean Mintié, Germaine Lechat, Sébastien Roch n'ont connu que la souffrance. «Ah! combien d'enfants qui, compris et dirigés, seraient de grands hommes peut-être, s'ils n'avaient été déformés pour toujours par cet effroyable coup de pouce au cerveau du père imbécile ou du professeur ignorant.» Il n'existe pas davantage

de maîtres probes. «J'adore servir à table, dit la femme de chambre. C'est là qu'on surprend ses maîtres dans toute la saleté, dans toute la bassesse de leur nature intime.» Pas non plus de patrons justes, mais de *mauvais bergers* qui professent, le ventre plein, cigare aux lèvres: «Le prolétaire est un animal inéducable, inorganisable! On ne le maintient qu'à la condition de lui faire sentir, durement, le mors à la bouche et le fouet aux reins. Quant à l'affranchissement social, à l'égalité, à la solidarité, mon Dieu! je ne vois pas d'inconvénients à ce qu'ils s'établissent dans l'autre monde! Mais dans ce monde-ci, halte-là!.. Des gendarmes... encore des gendarmes... toujours des gendarmes!..»

Enfin, il n'y a jamais d'honnêtes gens, mais des crapules sous le masque, enrichis par le commerce, l'industrie ou la banque qui ne sont que des adaptations sociales du vol. «La haute société est sale et pourrie... et si infâmes que soient les canailles, ils ne le sont jamais autant que les honnêtes gens.» Courtin qui est baron, sénateur, académicien, fondateur d'une œuvre de charité, est aussi concussionnaire, escroc et pis encore puisqu'il va jusqu'à troquer sa femme pour une situation. Eugène Mortain est ministre, mais il mérite le bagne. Parsifal, le politicien, a échappé dix fois aux travaux forcés et à la réclusion. L'explorateur est un bandit, le militaire une brute, le prêtre un scélérat, la femme une goule; et il n'y a pas dans toute la galerie des personnages d'Octave Mirbeau, à l'exception de Germaine Lechat et de Madeleine Thieux peut-être, une seule figure blanche; mais partout, sous l'habit décoratif, c'est «le bruit

des passions, des manies, des habitudes secrètes, des tares, des vices, des misères cachées, toutes choses par où je reconnais, dit-il, et par où j'entends vivre l'âme de l'homme».

Et M. Octave Mirbeau s'exalte, avec son esprit excessif, et généralise fougueusement à mesure qu'il avance. «Plus je vais dans la vie et plus je vois clairement que chacun est l'ennemi de chacun. Un même farouche désir luit dans les yeux de deux êtres qui se rencontrent: le désir de se supprimer... Personne n'aime personne, personne ne secourt personne, personne ne comprend personne.»

Et dans *Les vingt et un jours d'un neurasthénique*, *Le journal d'une femme de chambre*, *Le jardin des supplices*, les *Farces et Moralités*, ici en paradoxes bouffons, en grosses farces de fabliaux, là en drames poignants, s'agit une humanité malsaine de maniaques, de détraqués, de névropathes; demi-fous qui sont la proie des hantises; aveulis menés par leurs vices; gens qui tuent un homme pour rien, parce qu'il leur porte sur les nerfs, parce qu'il occupe leur place au tube d'eau sulfureuse, parce qu'ils ont une crise quelconque et qu'ils voient rouge; êtres déments jusqu'au crime, inconscients jusqu'à s'en vanter! Puis c'est l'infamie des riches qui interdisent des enfants à leurs domestiques, les condamnent aux fausses couches, aux meurtres; la navrance des cabinets de toilette où les vieilles amoureuses se retapent pour une illusion dernière, où les belles délaissées se dessèchent et pleurent, la chair nue devant leur glace; et la laideur des antres où, à bout de misère, des mères livrent

leurs fillettes. Et encore les passions dévorantes des possédés de la femme, possédés par l'esprit d'abord, puis par les moelles, enchaînés par leur désir acide et toujours inassouvi à la femelle vicieuse, ordurière, d'autant plus fortement qu'elle les tue; et les imaginations tourmentées d'un livre de luxure furieuse et d'épouvantement où l'obscénité de spasmes monstrueux se mêle au giclement du sang, aux râles des condamnés qui agonisent.

Exagération sans doute, mais, tout de même, ce n'est là qu'un grossissement lyrique des inflexibles vérités de la vie. Si optimiste qu'on soit, on doit reconnaître l'unanimité de la canaillerie humaine, même parmi ces hommes sains et vigoureux que leur force incite à la suprématie, à l'expansion au détriment des autres. Le méchant, disait Hobbes, est un enfant robuste. On doit reconnaître encore la malfaisance de la richesse qui permet le désœuvrement, provoque toutes les fantaisies, incline au vice, aux déliquescences morales, aux pourritures physiques, et c'est vraiment pitié de voir la société dorée faire joujou avec la misère dans les bals de charité, les fêtes de bienfaisance.

# Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.